

juillet–septembre 2007  
No 14

Un périodique trimestriel mennonite conservateur  
GRATUIT

# LUMIÈRE DU MONDE

*Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée (Matthieu 5:14).*

*Jésus leur parla de nouveau, et dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie (Jean 8:12).*



## Éditorial :

### Racines

La plupart des plantes ont des racines. Les gens aussi. Chacun de nous a son histoire personnelle et cette histoire remonte à l'ère de nos ancêtres. Nos racines ancestrales et culturelles sont très profondes.

Mais, étant chrétiens, nous avons des racines encore plus profondes — des racines de notre foi, des racines en Jésus-Christ. Que vous réclamiez des racines chrétiennes qui remontent à plusieurs générations ou que vous soyez un chrétien de « première génération », chacun

---

### *Dans ce numéro*

#### *Éditorial*

Racines..... 1

#### *Doctrine*

Gelassenheit.....3

#### *Parents*

La Suisse .....5

#### *Jeunes/enfants*

Le prisonnier et la pêche .... 8

#### *Réflexion*

Au milieu du chemin..... 15

---

doit décider de planter ses propres racines solidement dans la terre fertile de Jésus-Christ et dans une Église fidèle.

Ce numéro de *Lumière du monde* est plutôt « fondamental ». Nous examinons l'attitude fondamentale de *Gelassenheit*, la vie des premiers anabaptistes en Suisse, et même l'épreuve des persécutions en Italie. Comme chrétiens, ces racines-là sont aussi les nôtres, par adoption. Oui, en acceptant Jésus comme notre Seigneur et notre Sauveur, en se repentant du péché et en observant Ses commandements, nous tous, nous partageons ces racines. Et ces racines sont très fortes et elles nous lient ensemble.



---

## Nous croyons

- ◆ Que la Bible entière est la Parole inspirée de Dieu et que les chrétiens doivent observer tous les commandements du Nouveau Testament.
- ◆ Que toute personne responsable doit croire, se repentir et être née de nouveau et doit persévérer dans l'obéissance à cette foi pour être sauvée, mais que les enfants innocents sont en sécurité par le sang de Jésus.
- ◆ Que, pour Dieu, les chrétiens doivent se séparer du monde, vivre simplement et éviter les modes mondaines, en s'attachant à une assemblée chrétienne fidèle aux Écritures.
- ◆ Que les chrétiens doivent être non résistants, rejetant tout recours à la force ou à l'intimidation.

Publié par *Les Éditeurs Lampe et Lumière*

26 Road 5577, Farmington NM 87401-1436 É.-U.

Tél. : 505-632-3521 • Téléc. : 505-632-1246

Éditeur : Donald White 52598 College Line, RR 4, Aylmer ON N5H 2R3, CANADA

Conseil de révision : David Fisher, Jonathan Martin, Ron Marengère, David Mast

Lampe et Lumière est un éditeur mennonite conservateur. Lampe et Lumière est entièrement responsable des traductions françaises publiées ici. Tous ses articles sont traduits et publiés avec permission.

*Lumière du monde* est distribué gratuitement partout au monde. Pour vous abonner, contactez-nous par courrier, télécopieur ou téléphone.

Vous pouvez copier ce document sans permission autant que vous le copiez en entier.

# Doctrine :

## Gelassenheit

La vie chrétienne en est une de soumission et d'abandon total à Dieu. Cette soumission affecte vos relations avec l'humanité, et surtout avec les autres croyants. *Gelassenheit* (ge-Lassen-hite, dont le « hi » est comme en anglais) est un terme allemand, peu traduisible, utilisé souvent pour décrire l'insistance anabaptiste sur cette doctrine biblique essentielle.

La croyance et la pratique de la soumission et de l'abandon sont essentiels au maintien de nos vies chrétiennes et de la communion biblique des frères. Ces principes n'ont jamais été populaires dans le christianisme contemporain, alors ils sont toujours à risque parmi nous.

Quelles sont quelques-unes des vérités au sujet de cette soumission et cet abandon ?

*Gelassenheit est une condition essentielle pour recevoir la nouvelle naissance.* Elle n'est pas facultative. On ne peut pas faire l'épreuve du salut sans se soumettre entièrement à Dieu. Jésus a dit : « ... Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Matthieu 16:24). Dans *La croix du Christ*, Menno

Simons a écrit : « Tous ceux qui voudraient entendre, suivre et entrer par la bonne porte, Jésus-Christ, et voudraient marcher dans la route vers la vie éternelle dans la lumière du Christ, doivent d'abord nier leurs propres volontés, tout ce qu'ils sont, de tout leur coeur. »<sup>1</sup>

*Gelassenheit signifie la soumission complète à la volonté du Seigneur.* Suivant les pas du Christ dans la souffrance, Christian Langedul, un anabaptiste, a dit pendant la torture sévère : « Je...me suis résigné totalement au Seigneur à mourir. »<sup>2</sup> Aussi, Gerret Corneliss, devant la mort, a témoigné comme Jésus : « Père du ciel, je remets mon esprit entre tes mains. »<sup>3</sup>

Chaque croyant doit être prêt à tout soumettre afin de servir le Maître. Pour certaines générations cela leur a demandé qu'ils donnent leur vie physique; pour d'autres, qu'ils fuient vers un autre pays ; et pour d'autres encore, qu'ils affrontent le mépris pendant les guerres. Il faut que notre génération soit prête aussi à supporter le mépris des autres, à cause de leur identification avec le Christ et de leur séparation d'avec le monde dans tous les aspects de la vie. Nous

<sup>1</sup> Menno Simons, *The Complete Works of Menno Simons*, (Elkhart, Ind. John F. Funk and Brother, 1871), p. 183. (Comme dans les autres citations non bibliques, c'est notre propre traduction. – éd.)

<sup>2</sup> Thieleman J. van Braght, *Martyrs Mirror*, (Scottsdale, PA, Herald Press) p. 705

<sup>3</sup> *ibid.*, p. 876



pouvons nous attendre à être de plus en plus distincts du monde pendant qu'il devient de pire en pire.

*Gelassenheit signifie que nous acceptons le mal qu'on nous fait, sans nous défendre.* Au sujet de la non-résistance, Menno Simons a écrit : « Le Christ est notre forteresse; la patience notre défense ; La Parole de Dieu notre épée ; et notre victoire est une foi franche, ferme et sincère en Jésus-Christ. »<sup>4</sup>

Bien que la guerre nous menace toujours, l'épreuve de la plupart des générations est toujours le défi de la soumission dans la vie de tous les jours. Nous sommes appelés à subir une perte plutôt que faire un grief devant la loi. Cette soumission devrait changer notre conversation ; nous devrions être prêts à ce qu'on se moque de nous plutôt que de riposter par notre parole.

*Gelassenheit signifie que nous menons notre vie dans l'obéissance à Dieu et que nous Lui permettons d'en déterminer les conséquences.* Dans le *Martyrs Mirror*, Hans van Oberdam a fait référence à Romains 12:19–21 en disant : « Nous préférons, par la grâce de Dieu, souffrir nos corps temporels d'être brûlés, noyés, condamnés au supplice du chevalet ou torturés... plutôt que de manifester une obéissance quelconque, contraire à la Parole de Dieu,... car nous savons qu'Il dit : « à moi la vengeance, à moi la rétribution. »<sup>5</sup>

Certaines questions peuvent troubler l'esprit du chrétien. Les règlements du gouvernement provoqueront-ils la perte de notre façon de vivre ? Les pressions économiques nous influenceront-elles à prendre des décisions qui nous éloigneront de notre fondation évangélique ? Le gouvernement sera-il toujours favorable à notre position si le service militaire obligatoire revient (aux É.-U.) ? Dieu ne nous demande pas de répondre à toutes ces questions Il nous demande simplement de Lui obéir et de Lui permettre de nous guider dans la voie, pas à pas. La voie est à Lui, les conséquences terrestres sont dans Ses mains et Sa voie nous mène chez nous en Le suivant.

*Gelassenheit signifie d'harmoniser nos volontés avec la volonté de la communion spirituelle des frères.* Au sujet de la Cène, Menno Simons a écrit : « Comme le pain naturel est fait de plusieurs grains, broyés par le moulin et pétri avec de l'eau... ainsi l'Église de Dieu est composée de plusieurs véritables croyants, broyés dans leur cœur... et baptisés... dans un seul corps. »<sup>6</sup>

Harmoniser notre volonté avec celle d'une communion biblique des frères est une partie essentielle de la soumission pratique. Nous sommes renforcés quand nous soumettons notre volonté à la conscience d'une communion biblique des frères.

<sup>4</sup> Simons, *Complete Works*, p.81

<sup>5</sup> *The Mennonite Encyclopedia*, 1955–90, article *Gelassenheit*.

<sup>6</sup> Simons, *Complete Works*, p.43



Nous ne pourrions pas être sûrs que nous sommes fidèles à la Parole simplement parce que notre propre conscience est tranquille. Nous devrions être sûrs que nos frères sont satisfaits de notre vie aussi.

Avoir la soumission chrétienne et l'abandon chrétien ne veut pas dire que nous ayons crainte de la lutte spirituelle. Et cela ne veut pas dire que nous sommes satisfaits, le temps

qu'il y a paix et sécurité dans nos vies (Esaïe 39:8). Cela veut plutôt dire de se soumettre à Dieu et d'entrer dans la lutte spirituelle, dans l'obéissance entière au Seigneur, laissant les coûts terrestres entre Ses mains, confiant que « la voie de la croix nous mène chez nous. »

— Glenn E. Auker  
“Gelassenheit”

*Eastern Mennonite Testimony,*  
janvier 2007

Eastern Mennonite Publications

## Parents :

### La Suisse

« C'était comme si je vivais les premiers temps du christianisme primitif, ils étaient si contents, si pieux et sans hypocrisie, Ils étaient si hospitaliers et travailleurs dans la simplicité patriarcale et dans leurs coutumes pieuses. » Ainsi a commenté un visiteur chez les frères suisses au début des années 1800. Bien que la majeure partie de l'histoire anabaptiste regarde la doctrine et la persécution, et qu'elle soit éparpillée à travers les archives, nous découvrons des aperçus comme celui-ci qui nous aident à comprendre comment nos ancêtres vivaient.

Les frères suisses comptaient certains hommes très instruits tels que Félix Mantz et Conrad Grebel qui avaient travaillé pour Zwingli dans la Réforme suisse, Nous savons peu ou

rien de la vie familiale de ces intellectuels. Cependant, dans la période de deux décennies, la persécution et l'attrait populaire avaient changé le mouvement en un, presque entièrement composé d'agriculteurs et d'artisans de souche paysanne. Nous examinerons surtout de telles familles.

La Suisse se réjouissait très tôt d'une réputation pour son commerce et ses industries. Alors, plusieurs des premiers frères suisses étaient des artisans habiles à fabriquer des articles tels que des chapeaux, des portefeuilles et beaucoup plus. L'évangélisme et la persécution ont répandu leur communion loin de son centre primitif près de Zurich et ont éventuellement forcé plusieurs d'entre eux à se réfugier dans les vallées de



la rivière Emme. Mais l'épée les a expulsés même de l'Emmental, vers les extrémités de la civilisation dans la Jura, une région inhospitalière des Alpes. La nécessité les obligeait à mener une vie de subsistance mais leur foi indomptable et leur ingéniosité leur ont permis de s'épanouir et d'être productifs.

Mais la persécution coûtait un grand prix à la vie familiale. L'État avait déclaré que les mariages qui n'étaient pas célébrés par son clergé étaient illégaux et que les enfants de tels mariages étaient illégitimes. De tels enfants ne pouvaient pas hériter des biens, alors parfois les autorités saisissaient les biens, les terrains et les enfants, quand les parents anabaptistes étaient mis en prison, bannis ou mis à mort. Les familles où un seul des parents était entré chez les frères suisses, étaient parfois déchirées quand l'autre parent sentait la nécessité de fuir. Aussi le gouvernement n'a pas accordé aux anabaptistes le droit d'être propriétaires de terrains avant 1890. Ces privations pesaient lourdement sur les familles touchées.

Sans cette persécution, il est peu probable que les terrains loués auraient été cultivés, car les terrains étaient peu productifs. Ces difficultés les ont obligés à s'adapter par l'innovation et par le travail intense. Les terres infertiles retenaient peu d'eau. Parce que les puits étaient impossibles, les frères ont construit

des maisons avec des toits larges et légèrement penchés afin de ramasser la quantité maximale d'eau dans les citernes. Souvent, on attachait une grange et une étable à la maison, pour faciliter les soins du bétail l'hiver.

Pendant la période de croissance, la vie familiale tournait autour des champs et du jardin. Toute la famille contribuait au travail des champs et cela de bonne heure le matin jusqu'à tard la nuit durant la période la plus intense. Les voisins travaillaient ensemble, aidant l'un et l'autre sans s'attendre à être payés. Les plus riches avaient un cheval pour transporter le foin et ils attelaient souvent une vache avec le cheval pour le dur travail de tirer la charrue. Un homme guidait l'attelage pendant que l'autre guidait la charrue. Plusieurs autres suivaient, brisant les mottes de terre avec leurs mains. La grande partie du travail de la ferme était accomplie avec des outils à main.

Le blé poussait mal, mais des cultures tels que l'épeautre, l'avoine, l'orge et les pois pouvaient mûrir dans la période courte de croissance. Les trois derniers, mélangés et broyés donnaient une farine pour le pain noir et dense. Au seizième siècle, les Espagnols ont importé la pomme de terre, de l'Amérique du Sud en Europe. Elle s'est répandue rapidement et est devenue un aliment majeur des anabaptistes dans la région Jura.



Par nécessité, les anabaptistes devenaient très habiles à l'élevage et à la sélection du bétail et des chevaux, à l'utilisation du fumier comme fertilisant et dans l'irrigation des pâturages. Les propriétaires et les voisins les considéraient comme des autorités en matière d'agriculture.

Pendant les longs hivers noirs, quand la neige pouvait monter plus haut que les clôtures, les membres des familles travaillaient ensemble à l'intérieur, éclairés par le feu des branches de pin, en filant le lin en fil et en le tissant en tissu. Quelques-uns fabriquaient des souliers de bois ou de cuir, ou tournaient des articles de bois sur un tour. Ils avaient rapporté des outils et des habiletés des vallées en bas et continuaient à les exploiter pour répondre à leurs besoins.

Les familles visitaient le marché plusieurs fois par année. Un ministre de l'Église d'État a commenté leur vie simple en disant qu'ils « n'allaient que rarement au marché, n'échangeaient pas et ne troquaient pas beaucoup. » La vente de l'artisanat et des aliments fournissait l'argent pour payer le loyer et les taxes. On considérait un homme comme fortuné s'il gagnait assez d'argent pour payer ces dépenses-là. Quelques-uns pouvaient même en mettre un peu de côté pour leur vieillesse, mais plusieurs étaient obligés de se fier à la communion des frères quand ils ne pouvaient plus répondre à leurs propres besoins.

Quelques sources mentionnent les plats servis dans les maisons des anabaptistes suisses, tels que des pommes de terre avec un sirop fait de poires séchées, ou des pommes de terre au four avec pelure servis d'un tas sur la table. Un bol de lait ou de soupe, ou un légume pouvait compléter le repas. Chaque membre de la famille portait un couteau pour couper sa portion et utilisait des grandes cuillères rondes pour se servir. Ils mangeaient la viande seulement quelques fois la semaine parce que la plupart des familles n'avaient qu'un ou deux porcs à abattre. Les aliments plus chers, tel que le beurre, étaient vendus pour augmenter leurs revenus. Les anabaptistes étaient reconnus pour leur excellent fromage.

Cette abondance de travail laissait peu de temps pour l'oisiveté futile. Leur façon de vivre, libre des excès de vin et de nourriture riche, leur donnait une santé et une vitalité remarquables. Un visiteur qui a grimpé durant une heure et demi afin de parler avec un ministre anabaptiste a remarqué que son hôte, bien qu'il avait plus de soixante ans, pouvait facilement faire le voyage difficile au village, aller-retour, et cela plusieurs fois par jour au besoin.

Leur isolement obligeait les anabaptistes à improviser des remèdes faits à la maison qu'ils pouvaient découvrir dans la nature afin de soigner la maladie dans la famille ou



dans le troupeau. Quelques-uns ont reçu une réputation pour leur savoir-faire avec les herbes médicinales. Un comité du clergé de l'État a constaté qu'ils n'étaient pas « sans succès » dans leurs guérisons et qu'ils « priions (priaient) à genoux avant d'imposer leurs mains sur les malades. »

Compte tenu de la difficulté des travaux d'été, de la température sévère en hiver et des pressions sociales, il n'est pas surprenant que les enfants recevaient leur instruction à la maison s'ils en recevaient du tout. Nous savons qu'il y avait des professeurs parmi eux et que quelques-uns qui sont allés dans d'autres régions ont construit des écoles là où les circonstances étaient plus favorables. Peu des anabaptistes avaient plus de livres que la Bible et un ou deux livres de référence.

Les familles pouvaient s'attendre à des visites régulières de la part des ministres ordonnés pour l'encouragement et pour l'instruction. Une image présente une telle visite par un

ministre anabaptiste âgé. Ils ne pouvaient pas se rassembler ouvertement pendant la première moitié du dix-huitième siècle à cause de la persécution intense, mais des réunions ont eu lieu plus tard dans les maisons, une pratique qui eût sûrement un effet sur la vie familiale. Une des déclarations des fondements chrétiens encourage la famille qui reçoit pour une réunion, à fournir un repas simple de « soupe ou choux et viande... en petites quantités parce que manger et boire ne sont pas le royaume du ciel. » Un autre article dans cette déclaration encourage la lecture quotidienne du Psautier par tous.

Par sa diligence, sa simplicité et son engagement, la vie familiale des frères suisses nous met tous au défi. Essayons fortement de passer cet héritage à nos enfants, par la grâce de Dieu.

— Stephen Champ  
“Switzerland”

*Home Horizons*, janvier 2007  
Eastern Mennonite Publications

## Jeunes/enfants :

### Le prisonnier et la pêche

— Vas-t-en, la porte d'une prison n'est pas un endroit pour un enfant comme toi ! Pourquoi sonnes-tu la cloche ? Tu peux bien sursauter au son du tintement. Tu découvriras

que cet endroit est difficile à y entrer, mais encore plus difficile d'en sortir, je présume !

Ainsi, parla un des soldats de François, le roi de Naples (maintenant en



Italie) à une timide petite fille italienne qui avait osé sonner la cloche de la porte de la prison dans la ville de Gaète. L'enfant se secoua au fracas métallique de la cloche qui lui sembla comme un glas et elle fut alarmée parce que le soldat lui avait parlé. C'était la première fois que Marina s'était aventurée aussi loin de chez elle et l'enfant ne s'était jamais approchée de cette terrible prison. La porte massive, cloutée de gros clous de fer, lui paraissait horrible. Elle avait besoin de tout l'amour d'un père, qui réchaufferait son jeune cœur, afin de trouver le courage de sonner la cloche.

Le soldat riait en s'en allant et Marina restait à l'horrible porte, espérant, mais craignant presque de la voir s'ouvrir. En fait, on n'ouvrit pas la grande porte du tout, mais une petite porte pas loin, et un homme à l'aspect sévère et avec une épaisse barbe noire et un lourd trousseau de clés accroché à sa ceinture, regarda l'enfant qui frémissait dehors dans la lumière grise du matin.

— Que veux-tu ? Demanda-t-il d'un ton bourru.

— Je veux voir *Signor* Martini, le geôlier. J'ai une lettre pour lui de sa sœur.

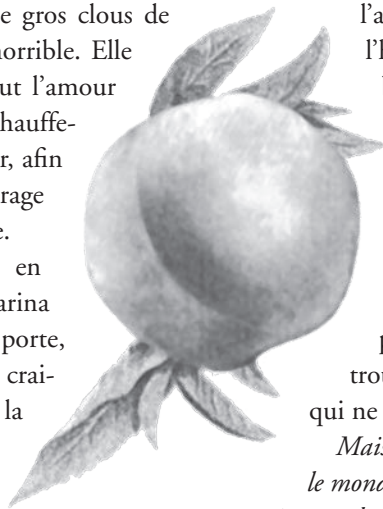
« Je suis Jacobo Martini. » Il prit la lettre de la main tremblante de Marina, brisa le sceau et lut la lettre.

Pendant qu'il lisait, la petite enfant italienne pria sincèrement : « Ô Seigneur, touche son cœur, rend le miséricordieux et fait qu'il m'amène à mon pauvre père ! »

« Alors tu es l'enfant de Marco Colletti, » dit le geôlier en écrasant la lettre dans sa main après l'avoir lue, « un enfant de l'homme qui était assez bête de se faire enfermer ici simplement parce qu'il avait insisté à lire la Bible avec ses amis, malgré tous les moines, au lieu de s'occuper de ses propres affaires et de ne pas troubler sa tête des affaires qui ne le concernaient pas. »

*Mais la Bible concerne tout le monde*, pensa l'enfant, *et c'est vraiment dommage qu'un bon chrétien soit mis en prison pour l'avoir lu, quand le Seigneur Lui-même a dit : « Sondez les Écritures. »* Mais la petite Marina n'osa dire ses pensées à haute voix.

— Ma sœur me prie et m'implore de te permettre de visiter ton père en prison, mais je ne peux pas permettre cela. C'est contre les règlements. Alors, il vaudrait mieux que tu partes aussi vite que tu es venue. Je ne permettrai à personne de visiter la



cellule de Colletti pour plaire à vingt sœurs, si je les avais.

Marina joignit les mains et l'implora sincèrement. « Ô *Signor*, ma pauvre mère est si malade. Elle ne s'est guère levée de son lit depuis que mon père a été traîné en prison. Son cœur se brisera sans des nouvelles de lui ! » Les yeux foncés de la petite enfant italienne débordèrent de larmes.

« Ruiner un homme, l'enchaîner et briser le cœur de sa femme est une punition assez sévère pour le crime de lire un livre, » marmonna Martini, qui n'était pas du tout aussi dur qu'il paraissait, et qui sympathisait avec le prisonnier qui ne murmurait jamais, mais qui supportait toutes ses épreuves avec une patience d'homme. À travers ses larmes, Marina regarda l'homme avec la barbe noire et imagina qu'elle voyait quelque chose de semblable à de la compassion dans son visage rude. Cela l'encourageait à l'implorer encore plus fortement.

« Oh, imaginez vos sentiments si vous étiez à la place de mon bon père innocent, si vous étiez enfermé dans une cellule lugubre, loin de tous vos bien-aimés ; et si vous aviez une petite fille qui est venue implorant et priant de vous voir —. » Marina ne pouvait pas terminer sa phrase, car elle sanglotait amèrement.

« J'ai une petite fille de ton âge et elle m'est aussi chère qu'une veine de mon cœur, » dit le géolier. Il regarda d'un bord et de l'autre pour vérifier

qu'aucun soldat n'était proche. « Cesse de pleurer, ma petite, et entre. Je ne peux pas t'amener à la cellule de ton père, car il y a toujours un garde dans le couloir, mais voici ce que je vais faire. Je te donnerai une vue de Marco Colletti, à travers les barreaux de sa fenêtre, d'un autre coin de la cour. Tu peux retourner vers ta mère malade et lui dire que tu l'as vu, mais il faut que tu me promettes de ne pas crier vers lui, car les murs ont des oreilles, et tu pourrais nous mettre tous deux dans le pétrin. »

Reconnaissante, Marina promit de rester muette et elle entra vite dans la prison par la petite porte que Martini ferma à clé derrière elle.

Même dans un climat aussi chaud que celui d'Italie, quelque chose rendait les longs passages de pierre, mornes et sombres, là où Marina suivait le géolier. Chaque fenêtre semblait être munie de barreaux, chaque porte cloutée de fer, et l'écho des pas lourds de Martini sonnaient creux et morne.

\* \* \*

Pendant que la pauvre enfant traverse la prison avec la mort dans l'âme, je vous raconterai comment il se fait que Marco Colletti soit enfermé dans cet endroit lugubre.

Environ dix-huit mois plus tôt, Mme Fairley, une dame anglaise vint à Gaète à cause de sa santé. Elle était faible et fragile, incapable même de traverser la rue, et les médecins l'avaient envoyée passer l'hiver dans



cette Italie, chaude et ensoleillée. C'était la seule possibilité pour sauver sa vie. Chaque jour, on louait un fauteuil roulant pour que Mme Fairley puisse prendre de l'air sans se fatiguer. Parce que Marco Colletti avait un très bon fauteuil, et était un des hommes les plus respectables de Gaète, on l'engagea pour amener la *signora* (le nom italien pour une dame), là où l'air pur pouvait rafraîchir ses joues pâles.

Marco observa que l'invalidé apportait d'habitude un livre, non pas très large, mais épais, dans lequel elle lisait fréquemment quand il s'arrêtait quelques minutes pour se reposer. Il ne savait pas que c'était une Bible en italien, car il n'en avait jamais vu, sauf la grande Bible dans l'église que seulement le prêtre ouvrait.

La *signora* impressionnait beaucoup Marco. Elle était si douce et patiente. La douleur et la maladie ne provoquaient jamais de murmure de ses lèvres, Elle était toujours joyeuse et reconnaissante de la plus petite gentillesse. Il faisait tout son possible pour la rendre confortable, en arrangeant soigneusement ses coussins et en évitant tout caillou dans la rue qui pourrait secouer la dame.

Un jour que Mme Fairley avait remercié l'Italien pour lui avoir apporté un verre d'eau, Marco Colletti lui répondit : « Je ferais n'importe quoi pour la *Signora*, elle est si bonne ! Je ne peux pas imaginer comment la *Signora* fait pour être si patiente. »

« J'apprends de ce livre, *il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre*, » (Jacques 1:4) dit la dame en gardant sa main délicate sur la Bible ; « tout cela peut faire de nous de véritables serviteurs de Dieu, et tout ce qui peut nous rendre heureux éternellement se trouve dans ce volume béni. »

Mme Fairley avait souvent voulu parler de la religion avec son Italien fidèle, mais elle n'avait jamais eu le courage de le faire auparavant. En Angleterre, toutes les familles respectables avaient leur Bible, et on apprenait même aux enfants à lire la Parole de Dieu. Hélas ! Trop souvent ils la lisaient sans y faire attention et n'appréciaient pas ce trésor. Comme la lumière et l'air, elle est une bénédiction si courante qu'ils oubliaient d'en être reconnaissants. Mais il était fort différent dans le royaume de Naples. Les riches étrangers d'autres pays pouvaient certainement avoir une Bible avec eux, mais le Livre de Dieu était soigneusement gardé loin des pauvres gens ignorants du pays.

C'était la première fois que Mme Fairley avait parlé avec Marco des Écritures, mais ce n'était certainement pas la dernière fois. Il l'écoutait lire les formidables vérités de l'Évangile ; comment le Sauveur quitta les cieux, comment il était mort sur terre afin de donner le gratuit et plein salut à tous ceux qui croient vraiment. Il apprit comment ceux qui croient au Seigneur essaient d'observer tous



Ses commandements et, sécurisés dans Son amour, n'ont pas besoin de craindre ni l'heure de la mort ni le Jour du Jugement.

Son séjour à Gaète restaura grandement la santé de Mme Fairley. Le jour de son départ, elle offrit une pièce d'or comme cadeau d'adieu à Marco Colletti que l'avait si bien et si longtemps servie. La dame s'étonnait de voir l'Italien hésiter, comme s'il ne pouvait guère accepter l'argent.

« Ah, *Signora* ! » hésita-t-il en retirant sa main, « si j'ose le dire, il y a quelque chose que j'estime plus que l'or, » et Marco regarda la Bible en italien sur les genoux de la dame.

Les yeux de Mme Fairley brillaient. Elle ne savait pas avant ce moment que la Parole avait mis des racines profondes dans le cœur du pauvre Marco. Cependant, la dame hésita et dit sérieusement en italien : « J'aurais peur de laisser ce livre avec vous, de crainte qu'il vous amène des ennuis. »

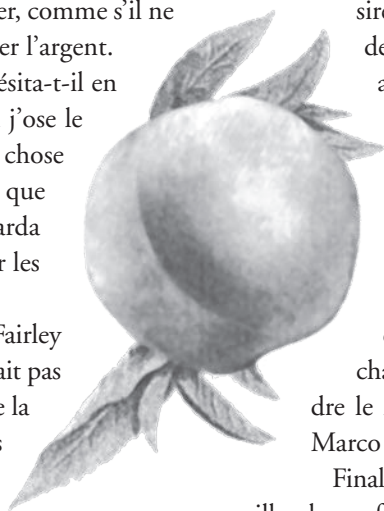
Colletti cria vivement : « *Signora*, si cela est votre seule raison pour priver quelqu'un qui le chérirait, donnez-le-moi. J'endurerai joyeusement tout risque afin de posséder les paroles de la vie éternelle ! »

Alors Marco Colletti reçut la Bible et elle ne resta pas poussiéreuse, non

ouverte et négligée dans sa maison comme dans trop de maisons en Angleterre. Il la lisait, sa femme la lisait et ils ont enseigné à la petite Marina à l'aimer profondément, Il est vrai qu'ils la lisaient en secret, mais il ne se passait jamais un seul jour sans que quelques versets précieux ne soient appris par cœur. Ensuite, Marco ne

pouvait pas s'empêcher de désirer que quelques-uns de ses voisins et de ses amis puissent partager ce trésor. Il parla discrètement à un, puis à un autre, jusqu'à ce qu'un petit groupe d'auditeurs se rassemblent dans sa petite maison chaque soir pour entendre le message du salut que Marco lisait dans sa Bible.

Finalement, cela arriva aux oreilles du confesseur du roi. Un jour, quand la famille de Marco était assis à table pour le repas, ils furent étonnés par l'entrée d'une garde de soldats venus, afin d'arrêter l'homme qui osait lire la Bible à ses voisins. Les larmes et les supplications de sa femme et de Marina furent vaines. Marco fut emporté à la prison et aucun membre de sa famille n'eut la permission de le voir, jusqu'à ce que le geôlier, sympathisant avec la tristesse de l'enfant, lui permit de regarder son père à distance, à travers les barreaux de sa cellule.



Oh, que Marina avait très envie que le prisonnier se lève et vienne à la fenêtre pour qu'elle le voie. Elle était amèrement tentée de briser sa promesse et de crier le nom si cher, « père ». Une seule fois, Marco passa devant sa fenêtre pour un instant et les yeux de Marina étaient si pleins de larmes en entendant le bruit métallique de sa chaîne quand il bougeait, qu'elle ne pouvait guère distinguer son visage. Elle serait restée là joyeusement durant des heures, mais le geôlier ne pouvait plus attendre. « Il faut que tu partes maintenant. J'ai déjà trop risqué, » dit-il.

Marina cria : « Oh, *Signor*, je vous remercie de tout mon cœur ! Et Dieu vous bénira de votre gentillesse. Voulez-vous faire une autre chose — une petite chose de plus ? » Marina sortit une seule pêche mûre. « Je ne peux pas aller à mon père, mais vous le voyez chaque jour. Donnez-lui cette seule pêche, donnée par son enfant. C'est la première qui est mûre sur notre mur. »

Le geôlier souria, prit la pêche et promit que le prisonnier la recevrait. Puis il pressa l'hésitante Marina à travers les passages sombres et la fit sortir par la petite porte. « Il n'y en a pas beaucoup qui sont restés si peu longtemps dans cette prison, » observa-t-il d'un ton bourru.

Le pauvre Marco Colletti n'avait pas deviné que son enfant était aussi proche de lui quand il était assis sévère et triste dans sa cellule, les mains jointes

sur les genoux. Semaine après semaine, même mois après mois, le temps passait et il semblait pour Marco que le monde l'avait oublié, et — comme pour plusieurs autres avec des problèmes à long terme, il était tenté de croire que Dieu aussi l'avait oublié. Au début, Marco avait été brave et plein d'espoir. Mais maintenant sa santé et son moral commencèrent à fléchir. Il désirait être libre de nouveau, de jeter sa chaîne, d'être chez lui encore et de regarder ces visages bien aimés. Il se rappela tristement chaque moment de cette dernière journée passée avec sa famille.

— Ah ! Je me souviens très bien ce matin ensoleillé d'avril quand j'étais avec ma chère petite dans le jardin où je ne peux plus jamais marcher ! Les fleurs roses tombaient du pêcher près du mur. « Hélas ! Pourquoi des fleurs aussi belles devraient-elles se faner ! » dit ma chère Marina. J'ai dit à mon enfant que des choses meilleures viendront, que les petites boules dures qui restaient se gonfleront et grandiront, mûriront et deviendront plus sucrées, jusqu'à ce que de belles pêches pendent là où les belles fleurs étaient. Mais mon enfant n'était pas satisfaite. Marina a dit : « Je voudrais que toutes les pêches viennent dans une journée, il est tellement frustrant d'attendre des mois ! » Je lui dit — ah, j'ai besoin maintenant de ma propre leçon — que le temps de Dieu est le meilleur temps dans cela comme dans



tout autre chose, et que nous devrions apprendre, comme la *signora* anglaise, *qu'il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre*. J'aimerais qu'on me donne maintenant la patience afin d'endurer cette détention monotone. Toutes mes fleurs de joie sont parties depuis longtemps et je m'ennuie d'attendre le fruit !

Le pauvre Marco Colletti laissa échapper un soupir profond et il pressa sa main sur ses yeux. À ce moment, il entendit les pas du geôlier dans le passage, suivi du grincement de la clé dans la serrure, et Jacobo Martini entra dans la cellule.

« Voici quelque chose à ajouter à votre nourriture de prison, » dit le geôlier de bonne humeur. « Une de vos enfants est venue à la porte ce matin et elle m'a demandé de vous donner ceci. » Et l'homme rude, mais plein de bonté, tendit au prisonnier la pêche mûre de la petite Marina.

C'était avec joie que le père reçut le simple cadeau de son enfant ! Non seulement la pêche juteuse et fraîche était-elle délicieuse pour un homme, longtemps au pain et à l'eau, mais parce qu'elle était un témoignage d'amour. Cette pêche sucrée prêchait une leçon à Marco, soit de l'importance d'attendre Dieu avec patience. Le Seigneur avait fait mûrir la pêche,

changé ce qui était amer en sucré, et ce qui était dur en doux. Alors, en Son bon temps, Il changera la tristesse en joie pour ceux qui Lui font confiance et qui acceptent *que la patience accomplisse parfaitement son œuvre*.

L'heure joyeuse de la délivrance de Marco approchait. L'armée du roi d'Italie saisit la ville de Gaète et libérèrent les prisonniers ! C'était la grande joie et l'action de grâce chez Marco. Le mari revint à sa femme et le père à l'enfant, pour qu'ils puissent maintenant tous être heureux ensemble et lire la Parole de Dieu sans crainte.

Marco avait sauvé le noyau de sa pêche, et il le planta dans le jardin le jour de sa libération.

— Mais nous devons attendre si longtemps avant qu'un pêcheur puisse de ce noyau ! criait Marina.

Son père lui dit en souriant : « Il faut apprendre à patienter. Ce qui poussera du noyau de cette pêche qui m'a donné tant de joie dans ma prison, nous rappellera toujours qu'*il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre*.

— tiré du *Children's Treasury*  
suggéré par Daniel Kraybill  
"The Prisoner and the Peach"  
*Home Horizons*, mars 2006  
Eastern Mennonite Publications

---

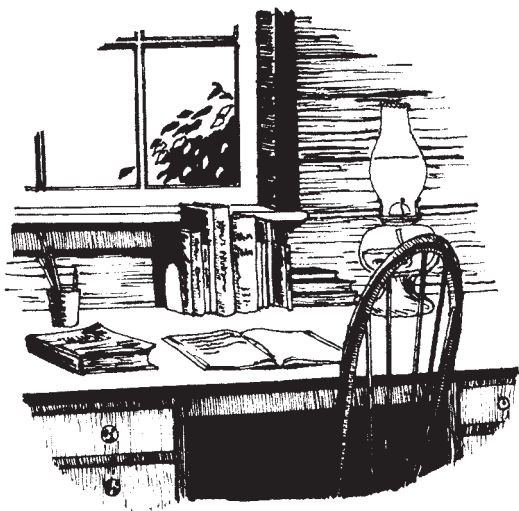
« Mais il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre, afin que vous soyez parfaits et accomplis, sans faillir en rien » (Jacques 1:4).

## Réflexion :

### Au milieu du chemin

*Entrez par la porte étroite, car large est la porte, spacieux est le chemin qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par-là. Mais étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie, et il y en a peu qui les trouvent.*

— Matthieu 7:13-14



Lecture biblique : Ésaïe 35

De combien est large est le chemin resserré dont Jésus a parlé ? Dans *Le voyage du pèlerin* par John Bunyan, Chrétien et ses compagnons apprennent qu'ils rencontreront deux terribles lions, un de chaque côté du chemin devant eux. Cela les effrayaient énormément. Mais ils découvrirent que les deux lions féroces étaient enchaînés. S'ils gardaient le milieu du chemin, les lions ne pouvaient pas les atteindre.

Avec tout le respect envers la fameuse allégorie de Bunyan, on peut légitimement se demander : « Existe-il un milieu du chemin sur le chemin resserré vers la vie éternelle ? » Jésus a dit que le chemin est resserré et sûrement cela signifie qu'il est seulement assez large pour les pas du pèlerin et non pas assez large qu'il puisse s'égarer d'un côté à l'autre. Au mieux, il est assez large pour deux — le chrétien

qui prend son bout du joug et suit le chemin avec Jésus, côte à côte.

De nos jours, nous entendons beaucoup parler du danger des extrêmes, et avec raison. La modération est une vertu, et l'extrême est périlleux, surtout si nos réagissons en allant de l'autre côté du chemin; alors nous ne sommes en sécurité qu'au « milieu du chemin. »

Cela reflète de la sagesse et du bon sens. Je ne crois pas que cela contredît la parole de Jésus que le chemin vers le ciel est resserré. En vérité, cela souligne le fait que le chemin est vraiment très resserré.

Parce que le chemin est resserré, il y a des dangers de chaque côté pour le pèlerin qui ne fixe pas ses yeux sur Jésus et sur son but céleste. Un des plus grands dangers c'est de se comparer avec d'autres pèlerins et de dédaigner ceux qui ne pensent pas exactement comme nous.



Avez-vous jamais rencontré une personne qui ne croyait pas qu'elle était au milieu du chemin ? Il est vrai que c'est bon d'avoir une foi bien fondée et de savoir ce que nous croyons, mais pas si cela égale l'orgueil et le pharisaïsme. Si nous sommes suffisants et pleins d'autosatisfaction, et que nous nous justifions d'être « au milieu du chemin », pendant que nous condamnons tous ceux qui sont plus sévères que nous d'une main, où plus indulgents de l'autre — n'est-ce pas le pharisaïsme ?

Cette tentation vient à nous tous. Il est tellement humain (et facile) de dédaigner ceux qui sont différents de nous. Souvent nous méprisons ceux qui sont différents de nous. Souvent nous méprisons ceux qui sont moins favorisés que nous et souvent cela signifie qu'ils n'occupent pas notre

version du « milieu du chemin ». Ils sont sur un bord ou l'autre. Ils s'en vont vers ce fossé-ci ou celui-là. Ils vont à une extrême ou à l'autre.

Le chemin resserré est bien resserré. Les lions des deux côtés sont enchaînés et nous n'avons pas à les craindre si nous restons sur le chemin resserré. Le chapitre 35 d'Ésaïe nous donne un aperçu inspiré du royaume du Christ et de la route là-bas, nommée « la voie sainte ». Il mentionne en particulier : « Sur cette route, point de lion ; nulle bête féroce ne la prendra... Les délivrés y marcheront. » Nous serons en sécurité.

Cependant, si nous sommes coupables de pharisaïsme de quelque façon, nous sommes alors fiers d'être « au milieu » du mauvais chemin !

“Middle of the Road”

*Family Life*, février 2007

Pathway Publishers

## ***Nos lecteurs cherchent des correspondants***

---

Calens Alexis  
Brochette 95 #22 à l'int  
Port-au-Prince, Haïti  
(Cherche quelqu'un du Canada  
ou de la France)

Lucien N'Do Bazombie  
BP 1474  
Ouaga 01  
Ouagadougou Kadiogo  
Burkina Faso

Claudia Abraham  
Lamentin 52  
Ruelle Moravia #27  
Carrefour, Haïti  
509 4995425

Irma Sherley Noël  
Arcachon 32  
#99 Bis à l'int #20 Bis  
Carrefour, Port-au-Prince, Haïti

Antoine Kenny  
Rue Maurepas #27A  
Port-de-Paix, Haïti HT 3110